KEIGO HIGASHINO



Le nouveau

roman traduit du japonais par Sophie Refle

actes noirs
ACTES SUD



Le cygne et la chauve-souris,
à paraître le 04.10.2023.

ACHETEZ-LE EN LIGNE EN CLIQUANT ICI.

Découvrez les premières pages
en fin d'ouvrage.

DU MÊME AUTEUR CHEZ ACTES SUD

LA MAISON OÙ JE SUIS MORT AUTREFOIS (prix Polar international de Cognac), 2010 ; Babel noir n° 50.
LE DÉVOUEMENT DU SUSPECT X, 2011 ; Babel noir n° 70.
UN CAFÉ MAISON, 2012 ; Babel noir n° 97.
LA PROPHÉTIE DE L'ABEILLE, 2013 ; Babel noir n° 128.
L'ÉQUATION DE PLEIN ÉTÉ, 2014 ; Babel noir n° 157.
LA LUMIÈRE DE LA NUIT, 2015 ; Babel noir n° 173.
LA FLEUR DE L'ILLUSION, 2016 ; Babel noir n° 204.
LES DOIGTS ROUGES, 2018 ; Babel noir n° 237.
LES MIRACLES DU BAZAR NAMIYA, 2020.

Photographie de couverture : © Yoshito Hasaka

Titre original :
Shinzanmono
Éditeur original :
Kōdansha Ltd, Tokyo
© Keigo Higashino, 2013
Tous droits réservés
Publié avec l'accord de Kōdansha Ltd, Tokyo

© ACTES SUD, 2021
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-15198-0

KEIGO HIGASHINO

Le nouveau

roman traduit du japonais
par Sophie Refle

ACTES SUD

LA FILLE DU MAGASIN DE BISCUITS

1

— On dirait qu'il commence à faire moins chaud. Il était temps. Dire qu'on n'est qu'en juin…

Satoko, qui venait de remettre de l'ordre dans l'éventaire, revint dans le magasin.

— Mamie, tu viens juste de sortir de l'hôpital, tu ne dois pas faire tant d'efforts ! Si quelqu'un te voit et le dit à papa, je vais avoir des ennuis, moi, dit Nao en faisant la grimace.

— Mais je vais bien, enfin ! Je ne suis plus malade, puisque je suis revenue à la maison, et je peux travailler normalement. Depuis toujours on dit, qui ne travaille pas ne mange pas. D'ailleurs, il faut que tu te dépêches d'apprendre à gagner ta vie, ma petite Nao !

— Pff… Tu recommences, lâcha celle-ci en croquant un biscuit de riz à la mayonnaise.

Satoko se donna une tape à la hanche tout en lui décochant un regard noir.

— Je trouve incroyable que tu aimes ces biscuits à ce point. Tu es née dedans, tu en manges depuis toujours, mais tu ne t'en lasses pas !

— Celui-là, c'est une nouvelle sorte.

— Nouvelle sorte ou pas, un biscuit de riz reste un biscuit de riz. Honnêtement, moi, les *senbei*, je ne peux

plus les voir en peinture. D'ailleurs, avec mes dents, ça ne passe plus.

— Après cinquante ans dans ce magasin, ça me semble plutôt normal.

— Je t'ai déjà dit des dizaines de fois que cela ne fait que trente ans qu'on en vend ici. Autrefois, notre spécialité, c'étaient les gâteaux japonais. Ton père n'a consulté personne quand il a décidé de se lancer dans les biscuits de riz. Ah… que la gelée de haricot rouge me manque…

— Mais tu en manges tout le temps, de la gelée de haricot rouge, répondit Nao en pinçant les lèvres.

Au même moment, un homme en costume gris, assez corpulent, poussa la porte en verre du magasin et salua les deux femmes en s'inclinant légèrement.

— Bonjour, monsieur Takura. Merci d'être venu jusqu'ici malgré la chaleur, lança Satoko d'un ton aimable.

— Ne me remerciez pas, je ne fais que mon travail. Et il fait moins chaud que plus tôt dans la journée. Heureusement, parce que c'était pénible.

— Vous devez être épuisé ! Entrez, je vous en prie, je vais vous apporter quelque chose de frais, dit Satoko en l'invitant à passer dans l'arrière-boutique, adjacente à la pièce à vivre.

— Non, ce n'est pas la peine. Je suis juste venu pour ça, fit l'homme en traçant du doigt un carré dans l'air.

— Ah oui, le certificat médical. Je suis allée le chercher avec ma petite-fille. J'aurais tout à fait pu y aller seule, mais elle tenait absolument à m'accompagner, expliqua la vieille femme en se baissant pour se déchausser.

— Reste là, mamie, je te l'apporte, dit sa petite-fille.

— Tu sais où il est ?

— Bien sûr ! C'est moi qui l'ai rangé. Alors que, toi, tu n'en as pas la moindre idée.

En entendant Takura rire, Nao devina la réaction de sa grand-mère.

— Nao, apporte aussi du thé !

— Comme s'il fallait me le dire, grommela Nao, mécontente.

Elle revint dans la boutique avec un verre de thé glacé sur un plateau.

— Vous avez bonne mine ! Bien meilleure que la dernière fois que je suis venu, il y a quatre jours, déclara Takura d'un ton convaincu.

— C'est que je suis bien mieux chez moi. Et puis je ne supporte pas de rester sans rien faire. Même si ma petite-fille n'arrête pas de me dire que je devrais me reposer plus.

— C'est normal, elle se fait du souci pour vous. Oh merci, ajouta-t-il à l'intention de Nao en prenant le verre de thé froid.

— Tiens, voilà ton certificat, mamie, dit Nao.

— Merci, répondit Satoko.

Elle le sortit de l'enveloppe et le parcourut des yeux avant de le tendre à Takura.

— Permettez, dit celui-ci en le lisant. Hum… Vous avez été hospitalisée deux mois… ça a dû vous paraître long.

— Ça ne m'aurait pas gênée si j'en étais sortie guérie, mais ce n'est même pas le cas. On m'a découvert une autre maladie, et il a fallu deux mois pour me retaper. Vraiment pas de quoi se réjouir.

— C'était une cholangite… Mais on vous a aussi fait un examen pour un anévrisme.

— Au départ, j'ai été hospitalisée pour ça. Je pensais être opérée. Mais ça sera pour plus tard.

— Vous voulez dire que vous n'y couperez pas ?

— Apparemment non. Mais en même temps, à l'âge que j'ai, je me demande si ça ne serait pas aussi bien de ne rien faire du tout et de voir ce qui se passe.

— Oui, je vous comprends, ce n'est pas facile, répondit Takura, un peu embarrassé.

Il ne pouvait pas se permettre de dire n'importe quoi.

— Vous avez tout ce qu'il faut, maintenant ? demanda Satoko.

— Oui, avec ça, votre dossier est complet. Je vais rentrer au bureau m'en occuper tout de suite. Vous devriez recevoir au plus tard le mois prochain la part de la complémentaire pour votre hospitalisation.

— Vous allez retourner à votre bureau ? Mais il est déjà tard…

— Pas du tout. Eh bien, je vais vous laisser, dit-il en rangeant le certificat dans sa serviette.

Il se tourna vers Nao et lui sourit.

— Merci pour le thé !

— Je vous en prie, répondit la jeune fille.

Satoko le raccompagna dehors et se posta devant la boutique pour le suivre des yeux. Fumitaka, son fils, le père de Nao, rentra environ deux heures plus tard. Le col de son polo blanc était grisâtre. Il revenait de chez un grossiste.

— Il a dû se passer quelque chose à Kodenmachō, dit-il en se déchaussant. Il y avait trop de voitures de police pour que ce soit un simple accident.

— Tu veux dire un meurtre ? demanda sa fille.

— Ça se peut. Il y avait vraiment beaucoup de policiers.

— Le quartier n'est plus aussi calme qu'avant, lança Satoko qui préparait de la soupe au miso dans la cuisine. Je trouve qu'il y a trop de monde. Et trop de grands immeubles.

Au lieu de lui répondre, son fils alluma la télévision et se concentra sur un match de base-ball retransmis en direct. Nao mit la table. Elle avait l'habitude d'entendre sa grand-mère dire ça.

Les Kamikawa ne dérogeaient jamais à leur habitude de dîner ensemble. En raison du retour tardif de Fumitaka, ils commencèrent plus tard que d'ordinaire.

Pendant l'hospitalisation de Satoko, Nao s'était chargée de faire la cuisine, corvée dont elle avait été libérée une semaine plus tôt. La vie avait repris comme avant.

Elle était encore en maternelle lorsque sa mère était morte dans un accident de voiture. Malgré son jeune âge, elle n'avait pas oublié le choc que cela avait été pour elle. Elle y avait survécu parce que son père tenait un magasin et qu'il était toujours à la maison. La présence de Satoko lui avait aussi été d'un grand secours. Grâce à eux, elle avait le sentiment d'avoir échappé à l'isolement qui est généralement le lot des enfants uniques vivant seuls avec leur père. L'amour de sa mère lui avait manqué, mais elle avait toujours bénéficié de repas préparés avec amour. Les boîtes-repas que lui confectionnait sa grand-mère pour les sorties scolaires éveillaient invariablement l'envie de ses camarades de classe.

En avril, la maladie de sa grand-mère et son hospitalisation l'avaient ébranlée. Elle ne s'y attendait absolument pas, et elle était revenue en pleurs de l'hôpital.

Comme sa grand-mère l'avait expliqué à l'agent d'assurances, elle était entrée à l'hôpital pour se faire opérer d'un anévrisme. Mais quelques jours avant la date de l'opération, elle avait été prise d'une fièvre inexpliquée, si forte qu'elle en était tombée dans le coma.

Elle avait passé trois jours dans cet état. Nao avait à nouveau pleuré lorsque sa grand-mère avait repris conscience.

Son père et elle avaient alors appris que cet accès de fièvre était dû à une cholangite. Nao avait réalisé que sa grand-mère, sur laquelle elle comptait, et qui la gâtait, était une vieille dame malade.

Voilà pourquoi, le jour où Satoko était revenue à la maison, elle avait déclaré que ce serait désormais elle qui la choierait, parce qu'elle avait l'intention de lui exprimer ainsi sa gratitude. Satoko en avait été émue aux larmes.

L'harmonie entre les deux femmes n'avait malheureusement pas duré. Satoko était d'une nature emportée. Les premiers jours, elle avait réussi à fermer les yeux sur les maladresses de sa petite-fille, pour ensuite se mettre à critiquer la manière dont elle agissait. Son impatience naturelle l'empêchait en outre de dire les choses avec tact. Sa petite-fille avait hérité de son caractère, ce qui n'arrangeait rien. Comme avant son hospitalisation, la vieille dame s'entendait souvent dire que si elle n'était pas contente, elle n'avait qu'à tout faire elle-même.

Fumitaka continuait cependant à se réjouir du retour de sa mère. Depuis qu'elle avait recommencé à cuisiner, il reprenait petit à petit les cinq kilos qu'il avait perdus pendant son absence.

— Nao, tu vas à tes cours à l'école de coiffure ? demanda-t-il à sa fille.

— Ça va de soi, non ? Mais aujourd'hui, je suis restée à la maison, parce que je n'avais pas cours.

— D'accord.

— Je n'arrive pas à te voir en coiffeuse. Tu crois que tu vas y arriver ?

— Bien sûr que oui, répondit la jeune fille en lançant un regard mauvais à sa grand-mère.

Elle n'osa pas lui dire qu'à cause de ses problèmes de santé, elle avait manqué plusieurs jours de cours.

— C'est important que tu deviennes indépendante et que tu commences à gagner ta vie, conclut son père.

— Oui, parce que depuis toujours on dit…

— Qui ne travaille pas ne mange pas, c'est ça ? Je suis au courant, dit Nao, mécontente.

2

Nao était entrée dans cette école de coiffure de Shinjuku en avril, juste avant les problèmes de santé de sa grand-mère. Ils lui avaient fait prendre du retard sur ses camarades, mais elle avait le sentiment d'avoir presque réussi à le rattraper. Elle rêvait de devenir coiffeuse depuis l'école primaire et n'avait jamais envisagé d'étudier autre chose.

Elle le savait bien, que le magasin ne tournait pas. Les revenus leur permettaient tout juste de vivre. De plus, Satoko vieillissait, et rien ne garantissait que son père resterait toujours en bonne santé. Nao avait compris qu'elle devrait un jour s'occuper d'eux, et souhaitait plus que tout devenir indépendante.

Ce jour-là, ses cours avaient fini à seize heures. Elle prit le métro à seize heures vingt, descendit à la station d'Hamachō et suivit son trajet habituel, passant devant le théâtre Meijiza avant de traverser l'avenue Kiyosubashi-dōri pour se diriger vers le quartier de Ningyōchō. Quelques hommes marchaient, le veston sur l'épaule, en bras de chemise. Il faisait vraiment chaud.

Le magasin de biscuits de riz Amakara, autrement dit la maison de Nao, se trouvait dans la petite rue commerçante qui menait à la station de métro Ningyōchō, celle qui était appelée Amazake Yokochō.

Elle n'était pas exactement à la pointe de la technologie. Ses magasins de confection vendaient des vêtements pour femmes d'un certain âge, et pendant la journée, elle était surtout peuplée d'employés masculins qui s'y promenaient entre deux rendez-vous, un cure-dent à la bouche. Son attrait principal était qu'elle conservait l'ambiance du Tokyo d'autrefois. Avant que Nao n'en prenne conscience, elle croyait que toutes les rues commerçantes comptaient au moins un vendeur de shamisens ou de boîtes en osier.

On y trouvait aussi un magasin d'artisanat traditionnel, la boutique Hōzukiya, qui avait sur son éventaire des toupies en bois et des tambourins à pellets. Lorsque Nao passa devant, la vendeuse, avec qui elle avait récemment sympathisé, lui lança un "bonsoir" sonore. Elle s'appelait Sugawara Misaki et avait un an de plus qu'elle.

— Ça s'est bien passé pour toi aujourd'hui ?

— À peu près, oui.

— Tant mieux !

— Merci, répondit Nao en agitant la main pour lui dire au revoir.

Quelques mètres plus loin, elle vit trois hommes adultes debout devant la boutique familiale. Deux d'entre eux étaient en costume, et le troisième portait une chemisette à carreaux sur un tee-shirt.

Amakara comptait peu de clients masculins et Nao se dit immédiatement qu'ils n'étaient pas venus faire des achats. Au moment où elle mettait la main sur la porte en verre, l'homme en chemisette fit la même chose, si bien qu'ils faillirent se heurter, mais il s'effaça à la dernière seconde.

— Désolé, dit-il. Passez la première, je vous en prie.

Il lui sourit de toutes ses dents blanches.

— Mais non, allez-y, je suis du magasin.

— Ah bon, répondit-il en hochant la tête. J'ai de la chance, alors.

Il entra dans la boutique où se trouvait Fumitaka qui regarda, non sans embarras, Nao puis l'inconnu.

— Bonsoir, monsieur, finit-il par dire.

L'inconnu l'interrompit en agitant la main.

— Désolé, mais je ne suis pas ici pour acheter des biscuits. Je viens du commissariat de Nihonbashi, expliqua-t-il en sortant de sa poche sa carte de police, qu'il tendit à Nao et à son père.

Pour autant qu'elle le sache, le magasin n'avait jamais encore reçu la visite de policiers. Elle regarda la carte et vit que celui-ci, à qui elle donnait la trentaine, s'appelait Kaga Kyōichirō.

— Pouvez-vous me dire si un certain Takura est venu ici hier ? Takura Shin'ichi, des assurances Shinto Seimei.

— Oui, il est passé, répondit Nao, surprise.

— Vous vous trouviez au magasin ?

— Oui, avec mam…, je veux dire avec ma grand-mère.

Kaga hocha la tête.

— Des policiers de la préfecture de police aimeraient vous poser quelques questions à ce sujet. Je peux leur dire d'entrer ?

Les mots "préfecture de police" effrayèrent presque la jeune fille.

— Euh… Eh bien… bafouilla-t-elle en regardant son père.

— Oui, bien sûr, dit celui-ci. Il s'est passé quelque chose ?

— Nous menons quelques vérifications, cela ne prendra qu'une minute.

— Ah bon… Je vous en prie, faites-les entrer. Vous voulez que j'appelle ma mère ?

— Vous voulez dire sa grand-mère ? s'enquit Kaga en regardant Nao. Oui, ça serait mieux si c'est possible.

— Très bien, répondit Fumitaka avant de passer dans l'arrière-boutique.

Kaga sortit chercher ses collègues. Nao eut du mal à leur donner un âge, à ces hommes au visage sévère. Ils lui paraissaient vieux, par la façon dont ils étaient coiffés, vêtus, et leur embonpoint visible. Ils se présentèrent mais elle ne retint pas leur nom.

Lorsque Fumitaka revint avec Satoko, le plus âgé des deux commença à la questionner.

— Votre petite-fille nous a dit que cet homme est venu chez vous hier. Est-ce exact ?

Il lui tendit une photo qui montrait Takura, l'air grave.

— Oui, c'est exact, répondirent-elles à l'unisson.

— Quelle heure était-il ?

Elles échangèrent un regard.

— Quelle heure pouvait-il être ? s'interrogea Satoko en regardant sa petite-fille.

— Six heures ou six heures et demie, je crois.

— Ce n'était pas avant six heures ?

— Peut-être, réagit Nao en mettant la main devant sa bouche. C'est difficile de préciser. En tout cas, il faisait encore jour.

— Oui, mais en ce moment, la nuit tombe vers sept heures, dit le policier. Autrement dit, vous ignorez l'heure précise.

— Je ne peux pas vous la donner à la minute près, répondit Satoko d'un ton mal assuré.

— Et M. Takura est venu pour quelle raison ?

— Pour une formalité liée à un remboursement consécutif à mon hospitalisation. Il avait besoin d'un certificat médical, et je lui ai remis.

— Il est resté ici combien de temps ?

— Eh bien… Une dizaine de minutes, je pense, ajouta-t-elle après un instant de réflexion.

Nao ne dit rien car elle était d'accord. Kaga, qui semblait captivé par les paquets de *senbei*, lui jeta un coup d'œil. Les questions de ses collègues ne paraissaient pas l'intéresser.

— Il vous a dit où il comptait aller en sortant d'ici ?

— Oui. À son bureau, pour compléter mon dossier, répondit Satoko au policier.

— Je vois. Et comment était-il à ce moment ?

— Comment ça ?

— Avez-vous remarqué quelque chose de particulier ?

— Non, rien de spécial, dit Satoko en cherchant des yeux l'assentiment de Nao.

— Il ne portait pas le même costume que l'autre jour, dit la jeune fille. La dernière fois, il en avait un bleu marine, mais celui d'hier était gris. Je m'en souviens, parce que le gris lui allait mieux.

— Je ne parle pas seulement de ses vêtements. Vous n'avez pas eu l'impression qu'il était stressé, ou pressé ?

— Non, pas spécialement.

Cette réponse de Nao parut laisser le policier sur sa faim, mais il se reprit et lui adressa un sourire.

— Si je comprends bien, vous ne vous souvenez pas de l'heure exacte de sa visite. Il était peut-être six heures, ou plus tard. Entre cinq heures et demie et six heures et demie, c'est ça ?

— Oui, je pense fit Nao en cherchant sa grand-mère des yeux.

— Très bien. Désolé de vous avoir dérangés.

— Excusez-moi, mais… commença la jeune fille. Il est arrivé quelque chose à M. Takura ?

— Non, nous faisons quelques vérifications, c'est tout, répondit le policier tout en jetant un regard à Kaga.

Celui-ci remercia les trois personnes de la boutique et sortit, suivi par ses collègues.

— J'espère que ça n'a rien à voir avec ce qui s'est passé à Kodenmachō, lâcha Fumitaka.

— Qu'est-ce qui s'est passé à Kodenmachō ?

— Tu n'as pas lu le journal ? se renfrogna son père. C'est important pour un coupe-tif de lire le journal !

— Je ne suis pas coupe-tif, moi, protesta Nao en enlevant ses chaussures.

Elle prit le journal posé sur la table basse, l'ouvrit et ne tarda pas à trouver l'article dont parlait son père, à la page "faits divers". Une femme de quarante-cinq ans avait été découverte étranglée chez elle. Rien n'indiquant une effraction, elle connaissait probablement l'assassin. L'article précisait que le commissariat de Nihonbashi et la préfecture de police avaient été chargés de l'enquête.

— C'est un vrai meurtre !

— M. Takura n'a certainement rien à voir là-dedans. Comme le pur gars de Tokyo qu'il est, il déteste toutes les histoires tordues, commenta Satoko en lisant pardessus son épaule.

— Peut-être, mais d'après les questions de ce policier, il fait sans doute partie des suspects. J'ai l'impression qu'ils voulaient vérifier son alibi. Donc ils pensent que ça peut être lui.

— C'est impossible. Je suis prête à témoigner qu'il est venu chez nous, ça devrait le blanchir, répondit sa grand-mère.

— Oui mais ce qu'ils voulaient savoir, c'était à quelle heure. C'est probablement important, dit Nao.

— Vous ne vous souvenez pas de l'heure exacte ? demanda Fumitaka en revenant de la boutique.

— C'était entre cinq heures et demie et six heures et demie. Mais je ne peux rien dire de plus, répondit sa fille.

— Vous n'êtes pas très fortes.

— Comment ça ? N'essaie pas de dire que tu vis les yeux collés à ta montre, papa !

Fumitaka fit la moue en entendant cet argument de Nao.

— Ça m'embête, cette histoire. J'espère que M. Takura sera vite blanchi, dit Satoko en fronçant les sourcils.

Nao était en train d'abaisser le rideau de fer après le dîner lorsqu'elle vit un homme debout devant la vitrine. Elle appuya immédiatement sur le bouton pour stopper la descente du rideau.

L'inconnu se pencha et elle reconnut Kaga. Il le remarqua et passa sous le rideau.

— Excusez-moi. Vous auriez une minute à me consacrer ?

— Euh… oui. Vous voulez que j'aille chercher mon père ?

— Non, ce n'est pas la peine. Je voulais juste vérifier une chose.

— De quoi s'agit-il ?

— Tout à l'heure, vous avez dit que M. Takura portait un costume, n'est-ce pas ?

— Oui, un costume gris. La fois d'avant, il était bleu marine.

Kaga sourit et fit un geste de dénégation.

— La couleur n'a pas d'importance. Ce que je voudrais savoir, c'est s'il portait son veston.

— Il le portait.

— Ah bon. C'est ce que j'ai pensé en vous entendant dire qu'il lui allait bien.

— Et ça a de l'importance ?

— Non. Enfin, je n'en suis pas sûr. Merci en tout cas, dit Kaga en prenant un paquet de biscuits de riz. J'achète celui-là. Ils ont l'air délicieux.

Il donna les 630 yens à Nao.

— Merci.

— Eh bien, bonsoir, conclut Kaga en repassant sous le rideau de fer.

Nao resta immobile quelques instants puis s'approcha du bouton de commande. Avant d'appuyer, elle se pencha et regarda dehors.

Quelques hommes passaient devant la boutique. Ils s'apprêtaient sans doute à aller boire un verre. Mais elle ne vit aucune trace de Kaga.

3

Le lendemain aussi, la température se mit à monter anormalement dès le matin. D'après le bulletin météo, c'était dû à une haute pression stationnaire. Nao, qui descendit comme d'habitude à la station Hamachō, sentit la sueur ruisseler sur son dos avant même d'être arrivée en haut de l'escalier.

— Bonsoir, fit son père qui était en train de relever le store du magasin quand elle y arriva.

— Bonsoir papa. Pas de visite de la police aujourd'hui ?

— Non. Mais apparemment des policiers sont passés dans le quartier, répondit-il tout bas.

— Je me demande ce qu'ils cherchent.

— D'après ce que je me suis laissé dire, ils enquêtent au sujet de M. Takura. Ils demandent aux gens s'ils l'ont vu ici ce jour-là. L'heure de son passage chez nous a l'air importante.

— Autrement dit, mon témoignage et celui de mamie ne leur suffisent pas ?

— Sans doute, dit-il en rentrant dans la boutique.

Nao jeta un coup d'œil sur les alentours. Y avait-il encore des policiers dans le quartier ?

Elle tourna les yeux vers le café de l'autre côté de la rue et sursauta. Elle venait de reconnaître un de ses consommateurs. Il dut la voir, car il esquissa un sourire gêné.

Elle traversa la rue, entra dans l'établissement puis marcha vers une table près de la vitrine.

— Que surveillez-vous ? demanda-t-elle en baissant les yeux vers Kaga.

— Rien du tout. Mais assieds-toi donc, répondit-il en levant la main pour appeler la serveuse. Tu veux boire quelque chose ?

— Non merci.

— Mais si, j'insiste, dit-il en lui tendant le menu.

— Dans ce cas, un jus de banane, annonça-t-elle à l'employée avant de s'asseoir. Vous surveillez notre magasin ?

Kaga soupira.

— Tu es obstinée, dis donc ! Je t'ai déjà dit que je ne suis pas ici pour ça.

— Mais pourquoi êtes-vous ici, alors ?

— Pour rien. Enfin, à part boire un café glacé. On pourrait dire que je fais l'école buissonnière.

Il souleva son verre et but sans se servir de la paille.

— Vous soupçonnez M. Takura d'être l'auteur du meurtre de Kodenmachō ?

Le visage de Kaga se ferma et il jeta un coup d'œil circulaire.

— Tu ne veux pas parler un peu plus doucement ?

— Si vous ne répondez pas à ma question, je vais la répéter encore plus fort.

Il soupira et repoussa en arrière ses cheveux, qu'il portait un peu longs.

— Il fait partie des suspects. Le jour du meurtre, M. Takura a rendu visite à la victime. Nous avons trouvé chez elle une brochure de l'assurance et sa carte de visite. Il affirme bien sûr être venu la voir pour son travail.

— Et il est suspect juste pour ça ?

— C'est important pour la police.

La serveuse apporta la commande de Nao, qui en aspira immédiatement la moitié à l'aide de la paille.

— L'heure à laquelle M. Takura est venu nous voir compte pour vous ?

Kaga réfléchit avant de répondre par un nouveau hochement de tête.

— Il affirme être parti de chez la victime vers dix-sept heures trente. Nous savons qu'elle était encore en vie à cette heure-là. Parce qu'elle est allée faire des courses un peu après.

— Ah bon… Elle a acheté quoi ?

Le policier cligna des yeux avant de répondre.

— Ça te paraît important ?

— Non… Enfin, un peu quand même. Parce que c'était juste avant qu'elle soit tuée.

— Elle ne pouvait pas savoir ce qui allait arriver, c'est tout. Elle a acheté des ciseaux de cuisine. Chez Kisamiya.

— Je connais ce magasin.

— N'en parlons plus. D'après M. Takura, il est venu chez vous après avoir quitté l'appartement de la victime, puis il est repassé à son bureau, à Hamachō. Il a donné le dossier de votre grand-mère à une collègue et il est rentré chez lui.

— Et cela pose problème ?

— Il a croisé quelqu'un qu'il connaissait avant d'arriver chez lui. D'après ce que dit cette personne, M. Takura a dû quitter son bureau vers dix-huit heures quarante. Mais d'après sa collègue, il en est parti à dix-huit heures dix. Autrement dit, il y a un trou d'une demi-heure dans son emploi du temps. Ce qui lui laisserait le temps de passer par l'appartement de la victime à Kodenmachō avant de rentrer chez lui. Nous l'avons interrogé longuement à ce sujet, mais il affirme avoir quitté le bureau à dix-huit heures quarante. Pour lui, sa collègue se trompe sur l'heure.

— Vous croyez qu'il ne dit pas la vérité ?

— Nous avons trouvé d'autres personnes qui l'ont vu revenir à son bureau juste après dix-huit heures. La police ne peut pas ne pas s'intéresser à ce décalage. Mais M. Takura et sa collègue sont d'accord sur une chose, à savoir qu'il n'est resté qu'une dizaine de minutes au bureau. Voilà pourquoi nous voulons savoir à quelle heure il est venu chez vous. Son bureau n'est qu'à une dizaine de minutes de marche de votre magasin. Comme il affirme y être allé directement, nous saurions s'il dit vrai si nous connaissions l'heure à laquelle il est parti de chez vous.

Nao se concentra sur ce qu'elle venait d'apprendre.

— C'est pour cette raison que cela vous préoccupe à ce point ?

— Oui. Comme ta grand-mère et toi n'avez pas pu nous le dire exactement, nous sommes allés chez tous les commerçants pour vérifier si quelqu'un l'avait vu. Sans succès, malheureusement. Nous avons même demandé aux gens de ce café, mais cela ne nous a pas avancés.

— Mais alors, que va-t-il se passer ?

— Eh bien… commença Kaga en s'appuyant au dossier de sa chaise, les yeux tournés vers la rue. Puisque nous n'avons pas d'autre suspect pour l'instant, mes collègues de la préfecture de police vont se concentrer sur Takura, j'imagine.

— Pourtant je ne le crois pas capable de tuer.

— Peut-être. C'est ce que pensent la majorité des gens lorsque quelqu'un qu'ils connaissent est arrêté pour meurtre.

Ce commentaire du policier irrita Nao.

— Mais il n'a pas de mobile, enfin !

— Hum…

— Vous voulez dire quoi avec ce "hum" ?

— Généralement, on ne découvre le mobile que lorsque la personne mise en cause le mentionne. Les collègues de la préfecture de police vont peut-être réussir à le découvrir.

— J'ai l'impression que vous vous en remettez entièrement aux autres.

— Tu trouves ?

— Oui, parce que vous parlez de tout ça comme si cela ne vous concernait pas.

Kaga tendit la main vers son verre d'eau. Il avait déjà fini son café glacé.

— L'enquête a été confiée à la préfecture de police. Notre devoir est d'aider nos collègues, de les guider dans le quartier, autrement dit, d'obéir à leurs ordres.

Elle lui jeta un regard noir, le visage fermé.

— Je suis déçue. Moi qui vous trouvais inhabituel pour un policier. Mais vous vous contentez de ne rien faire.

— Ce n'est pas vrai. Le fait est que je viens d'être muté ici, et que je ne connais pas du tout le coin. Et je commence par observer. Le quartier me plaît, d'ailleurs. Je reviens de chez un horloger qui m'a montré une horloge inhabituelle, une colonne à trois faces, avec trois cadrans, qui avancent toujours exactement de la même façon. Je me demande comment elle fonctionne.

— Quoi ? Mais vous faites vraiment l'école buissonnière, vous ! répliqua Nao.

Elle finit sa boisson et posa sur la table le prix de sa consommation, parce qu'elle n'avait pas envie qu'il l'invite.

— Aujourd'hui aussi, il fait chaud, reprit Kaga en regardant dehors. Tu vois cet employé en bras de chemise qui vient de Ningyōchō ?

— Oui, et alors ? dit-elle d'un ton brusque car elle n'avait plus envie d'être polie.

— Et il y en a un autre. Aussi en bras de chemise. Ils ont l'air de souffrir.

— C'est normal, il fait tellement chaud.

— Pourtant ça s'est un peu rafraîchi. D'ailleurs voilà quelqu'un qui n'est pas en manches courtes.

Nao suivit son regard et vit un homme bien bâti en costume.

— Je ne comprends pas ce que vous essayez de dire, déclara-t-elle d'un ton involontairement irrité.

— Regarde bien. Beaucoup des hommes qui vont de Ningyōchō à Hamachō ont enlevé leur veston. Mais ceux qui marchent en sens inverse, de gauche à droite, le portent.

Elle se pencha en avant et se concentra sur ce qu'elle voyait. Plusieurs hommes passèrent devant le café, en venant de la droite. Kaga ne mentait pas. Ceux qui avaient enlevé leur veston marchaient pour la plupart dans ce sens.

— C'est pourtant vrai, murmura-t-elle.

— Intéressant, non ?

— Vous avez une explication ? C'est le hasard ?

— Ça ne peut pas être le hasard. On ne peut que penser qu'il y a une raison.

— Et vous savez laquelle ?

— Oui, je crois, répondit Kaga en souriant.

— Pourquoi souriez-vous ? Vous sous-entendez quoi ?

— Rien du tout. Si je te le dis, tu trouveras que ce n'est pas grand-chose. Pour commencer, il y a beaucoup d'employés de sociétés qui passent dans cette rue, et la plupart ont leurs bureaux à Hamachō. Cela nous mène à la première question. Comme il est cinq heures et demie, qui sont ces employés qui marchent maintenant de la droite vers la gauche, c'est-à-dire qui viennent de Ningyōchō ?

— Eh bien, étant donné l'heure… commença Nao en regardant l'un d'entre eux, qui venait de passer devant le café en bras de chemise. Je pense qu'ils retournent à leur bureau.

— C'est la bonne réponse. Par conséquent, ils n'y étaient pas jusqu'à présent. Ce sont des gens qui travaillent à l'extérieur. Des commerciaux, sans doute. Au contraire, ceux qui vont de la gauche vers la droite ont passé la journée au bureau, dans des locaux climatisés. Ils transpirent donc moins que ceux qui étaient dehors, et ils ont sans doute presque un peu froid. Voilà pourquoi ils portent leur veston. D'autant plus que la chaleur a nettement diminué par rapport à tout à l'heure. Regarde maintenant les gens qui viennent d'Hamachō. Ils sont plus vieux, voire carrément vieux. Ils n'ont plus besoin de travailler à l'extérieur, et occupent sans doute des fonctions supérieures dans leur entreprise. C'est pour ça qu'ils peuvent quitter le bureau à cinq heures et demie.

Nao observait la tenue des passants en écoutant les explications de Kaga. Il y avait bien sûr quelques exceptions, mais ce qu'il disait lui semblait pertinent.

— Ça alors ! Je n'avais jamais réfléchi à ça. Alors que j'ai toujours vécu ici et vu ce qui se passait dans la rue !

— On n'a pas besoin de le savoir pour vivre.

Elle hocha la tête, puis braqua soudain sur Kaga un regard surpris.

— Et cela a quelque chose à voir avec le meurtre ?

Kaga tendit la main vers la note posée sur la table.

— Tu te souviens que je t'ai posé une question sur la manière dont M. Takura était habillé ?

Nao cligna des yeux.

— Ce jour-là, il portait son veston…

— Pourtant il fait partie de ceux qui passent leur journée à l'extérieur. Et il affirme aussi être venu directement

chez vous après être passé au domicile de la victime dans le quartier de Kodenmachō. Depuis chez elle jusque chez vous, ce n'est pas tout près. Mais il portait quand même son veston.

— Je vous suis… Mais peut-être le portait-il bien qu'il ait chaud.

— Bien sûr, cela peut s'imaginer. Mais c'est peut-être là que se trouve la clé du mystère de cet écart d'une trentaine de minutes.

Il se leva, et alla payer.

— Attendez, je ne comprends pas !

— J'aimerais pouvoir t'en dire plus mais je ne peux pas. Parce que l'énigme n'est pas encore résolue. Bon, à la prochaine, lança-t-il en sortant du café.

4

Pendant le dîner, Nao raconta à son père et à sa grand-mère sa conversation avec Kaga. Elle eut du mal à faire comprendre à celle-ci le blanc d'une trentaine de minutes mais y réussit en inscrivant sur une feuille de papier la chronologie de ce qu'avait fait Takura.

— Trente minutes, ça ne me paraît pas si grave, commenta Satoko, quand elle finit par saisir de quoi il retournait.

— Pourtant la police y attache une grande importance car ça suffirait pour commettre le crime.

— Je trouve ça bizarre. Mieux vaudrait commencer par se demander si M. Takura en est capable, non ? Et ce n'est pas du tout son genre. Il tient ses promesses et se met toujours à la place des gens à qui il a affaire. Des hommes comme lui, il n'y en a plus beaucoup de nos jours. Quand je suis sortie de l'hôpital, il est venu tout de suite…

Nao agita la main pour l'interrompre.

— Tout le monde sait que c'est quelqu'un de bien, tu n'as pas besoin de nous l'expliquer. On ferait mieux de réfléchir à comment nous pouvons l'aider à ne plus être soupçonné.

— Moi, je crois que le mieux, c'est d'expliquer aux policiers que c'est quelqu'un de bien. Ils le soupçonnent parce qu'ils ne le connaissent pas.

— Je ne vais pas y arriver, murmura Nao en regardant son père, qui réfléchissait, l'air grave. À quoi tu penses, papa ?

— Hein ? Non, je me demandais juste s'il avait vraiment dit ça.

— Dit quoi ?

— Eh bien, qu'il était venu nous voir en revenant de Kodenmachō et qu'il était ensuite passé à son bureau avant de rentrer chez lui.

— C'est ce que m'a raconté M. Kaga.

— Hum… vraiment… lâcha Fumitaka, plongé dans ses pensées.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Rien, rien…

— Il est bel homme, ce Kaga, remarqua Satoko en préparant du thé. Je le verrais bien dans un film de samouraïs. Et puis, il est intelligent.

— Oui, ça c'est sûr. Il m'a expliqué quelque chose de très intéressant, dit Nao avant de parler à sa grand-mère de la théorie du policier sur les passants de leur rue.

— Ben dis donc… Je n'y avais jamais pensé, s'exclama Satoko.

— M. Kaga se demandait avant tout pourquoi M. Takura portait son veston ce jour-là. Et il disait que ça pouvait être lié à ce trou d'une demi-heure dans son emploi du temps.

— Et comment ?

— Il ne le savait pas encore.

— Hum. Il a vraiment de drôles d'idées, celui-là. Mais c'est peut-être un très bon policier, dit Satoko.

— Peut-être, mais… commença Nao en tendant la main vers son gobelet de thé. Il ne m'a pas donné l'impression d'être vraiment investi dans son travail. Et puis je me demande si c'était vraiment une bonne

chose de donner autant de détails sur l'enquête à une fille comme moi.

— Il l'a probablement fait parce que tu lui as posé des questions.

— Peut-être, mais normalement, un policier ne répond pas. Ce n'est pas vrai, papa ?

— Hein ? Euh… oui, sans doute. Bon, je vais prendre mon bain, ajouta son père en se levant.

Nao jeta un coup d'œil à son père. Sa distraction l'étonnait.